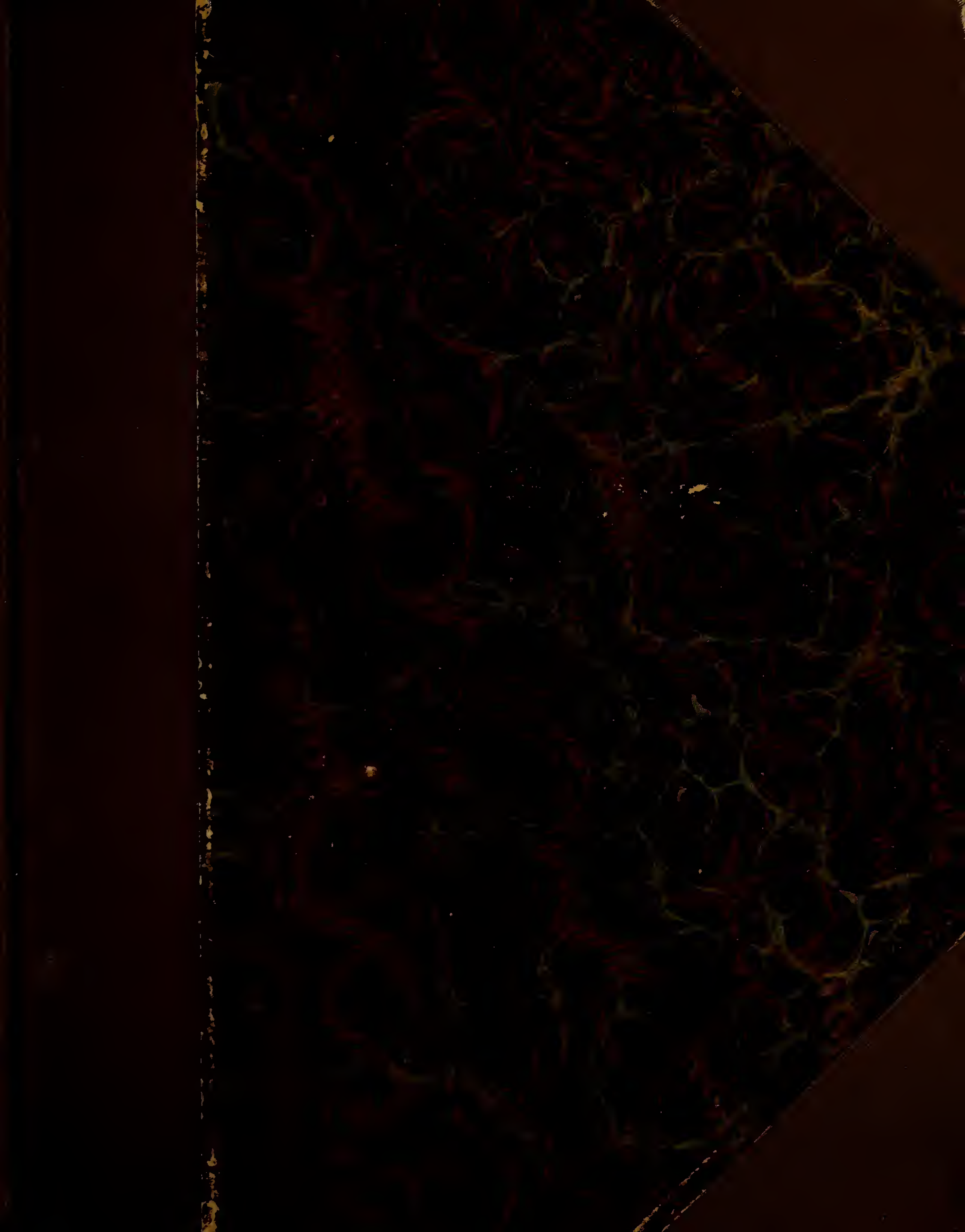
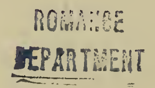



ROMANCE
DEPARTMENT

Albert GIRAUD

# LA GUIRLANDE DES DIEUX

*Le Sang des Roses*

*Poèmes anciens et nouveaux*

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS
1910

# La Guirlande des Dieux

*Le Sang des Roses*

*Poèmes anciens et nouveaux*



Albert GIRAUD

# LA GUIRLANDE DES DIEUX

*Le Sang des Roses*

*Poèmes anciens et nouveaux*

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS
1910



*A MONSIEUR SYLVAIN BONMARIAGE*

*A vous, mon cher ami, pour vous remercier du joli spectacle que nous donnent votre talent et votre jeunesse, ces poèmes dont la plupart, sans votre affectueuse insistance, seraient peut-être restés des songeries.*

A. G.

# LA GUIRLANDE DES DIEUX

Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit ;
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

Sainte-Beuve

## LA NOSTALGIE D'APOLLON

Prince en exil, chassé du pays de clarté,
Condamné par le sort à m'incarner sans cesse,
Je luis dans les cerveaux rétifs à la beauté
Comme un vivant désir de grâce et de noblesse.

Je fus Dante, léché par le feu souterrain,
Shakspeare au vaste cœur plein de cœurs en émeute
Et Beethoven soufflant dans sa trompe d'airain ;
Parmi les orangers de Rome, je fus Gœthe.

Je fus Schiller, et puis Henri Heine l'archer ;
Je fus Victor Hugo debout sur son rocher,
Et j'ai scandé ses vers au rythme de mon aile.

Mais leur sombre génie est pour moi trop humain :
J'ai peur du possédé que je serai demain
Et je regrette encor la Grèce maternelle.

## LES DEUX AMIS

Dans le rayonnement de la lumière blonde
Que répand, ce matin, la grâce du printemps,
Parmi les jets d'eau vive et les rameaux flottants,
Nous goûtons sur ce banc la douceur d'être au monde.

La divine clarté lentement, comme une onde,
Dans un silence d'or pleut des cieux éclatants
Et verse à flots vermeils dans nos cœurs inconstants
Le rire intérieur d'une ivresse profonde.

Le Dieu resplendissant auquel nous nous offrons
De son doigt radieux trace sur nos deux fronts
Le signe de la Lyre avec des étincelles ;

Et nos esprits jumeaux, tout gorgés de soleil,
Sentent vibrer en eux d'un tremblement pareil
Les poèmes futurs et les amours nouvelles.

## LE VERT LAURIER

La fille du devin Tirésias, Daphné,
Loin du Dieu dont elle a repoussé la prière,
Dans la saulaie ombreuse, à l'heure coutumière,
Dénude pour le bain son corps prédestiné.

Elle rit, sans penser à l'amant dédaigné ;
Mais elle trempe à peine un pied dans la rivière
Qu'Apollon tout en or fait un bond de lumière
Et lui brûle la chair d'un baiser forcené !

Elle s'enfuit ; il vole ; il l'atteint, enfin lasse,
Lorsqu'il voit brusquement la nymphe qu'il enlace
Transformée en laurier dans ses bras verdoyer !

— C'est pourquoi, désormais, dans le fond de son âme
Le chanteur le plus noble aime le vert laurier
Et la Gloire a parfois un caprice de femme !

## LE VISAGE D'APOLLON

Sur la montagne d'or, Apollon Musagète
Est là debout, jouant de la lyre et chantant.
L'azur au front le baise et la lumière en fête
Allume sur sa lèvre un sourire éclatant.

De son vaste sourire une joie infinie,
O mon enfant, jaillit comme un torrent vermeil,
Et tu sens tout à coup un bondissant génie
Se lever dans ton cœur comme un jeune soleil.

Chante la vie, ô mon enfant ! La vie est belle
Et joyeuse, la vie est un présent divin !
Aspire par les yeux la clarté qui ruisselle !
Bois la flamme puissante et douce, comme un vin !

Et danse en son honneur une danse sacrée,
Danse comme le vent, danse comme un rayon !
Écris de ton corps souple une frise dorée
Pour le fronton rêveur d'un futur Panthéon !

Mais quel caprice obscur arrête ton délire ?
Pourquoi, danseur imberbe, interrompre ton jeu ?...
Quoi ! tu veux, te hissant jusqu'à son clair sourire,
Contempler de tout près la face de ton Dieu ?

Eh ! bien ! contemple-la, mon enfant ! mais prends garde !
Ce masque qui d'en bas semblait joyeux et doux
Frémit d'une fureur épouvantable et darde
Des regards empennés d'éclairs rouges et roux.

Que dis-tu de ces yeux de haine et de colère,
De ce rire féroce et de ce front bombé ?
Et des ordres de mort qui de sa bouche amère
Tombent sur Marsyas ou bien sur Niobé ?

Honte au fou dont les doigts blessent la grande Lyre,
Au poète par qui la Laideur a chanté !
Apollon le foudroie en éclatant de rire,
Ivre du sang versé pour venger la Beauté.

Tu connais maintenant l'effroyable visage.
Redescends sur le sol, l'âme passée au feu,
Et jure, ô mon enfant ! par un serment sauvage,
Jure-moi de servir et d'imiter le Dieu !

## LES TROUPEAUX D'ADMÈTE

Poète confondu parmi les âmes viles,
Toi qui rêves les Dieux, connais-tu bien leurs jeux?
Souviens-toi qu'Apollon aux besognes serviles
Sut incliner l'orgueil de son cœur orageux.

Admète dut parfois, à l'heure coutumière,
Sous le soleil couchant se retourner pour voir
Le tranquille berger aux cheveux de lumière
Qui menait en chantant les bœufs à l'abreuvoir!

Les Dieux de ces temps-là, même dans une étable,
Gardaient le vieil esprit de leur race indomptable :
Sous le sayon du pâtre ils restaient fiers et beaux.

Mais les Dieux d'à présent ont des âmes si plates
Que, lorsqu'ils sont forcés de paître les troupeaux,
On les voit devant eux courir à quatre pattes!

## LA MORT DE MARSYAS

Aujourd'hui, devant tout le peuple de Célène,
Dont la foule en émoi couronne le vallon
Comme un vin écumeux une coupe trop pleine,
Marsyas acclamé lutte avec Apollon.

Une plèbe enfiévrée aux milliers de têtes,
Esclaves, portefaix, bouviers, pâtres, bergers,
Lourds comme leurs fardeaux, velus comme leurs bêtes,
Déborde à flots houleux sur l'herbe des vergers.

Plus haut, dans le palais, sous les nobles portiques,
Les prêtres, les devins, les princes et les rois,
Laissant errer au loin leurs yeux hiératiques,
Se dressent en silence, ironiques et froids.

Et cachés aux yeux vils, sur des nuages roses,
Comme une frise au front du palais radieux,
Habillés de lumière et couronnés de roses,
Se penche en souriant un tribunal de Dieux.

Mais du peuple s'élève une clameur farouche
Comme le cri d'un homme en proie au mal sacré :
Tout nu, comme pour mordre ouvrant sa rude bouche,
Surgit en plein soleil le satyre effaré.

Roulant d'affreux biceps dans un effort risible,
Ses bras de grand bossu tracent des gestes fous
Comme s'il terrassait un lutteur invisible,
Et des lueurs de haine allument ses yeux roux.

Il chante à plein gosier un poème en tumulte,
Et, mêlant aux vers faux les mots estropiés,
Crispe vers le palais dont le luxe l'insulte
De monstrueuses mains, plus viles que des pieds!

« Qui donc a jamais vu ces êtres de lumière,
Ces Dieux nés de l'azur du ciel et de la mer?
Hésiode a créé leur beauté coutumière,
Phidias dans le marbre imaginé leur chair.

« Ils ont menti tous deux et leur double mensonge,
D'âge en âge plus lourd, accable nos cerveaux :
Nous en avons assez de resonger leur songe!
L'homme seul est un Dieu pour les hommes nouveaux!

« Est-ce que vous croyez que ces formes sont belles?
Est-ce que je ressemble à ces pâles Dieux morts?
Mes yeux sont-ils de pierre? Est-ce que j'ai des ailes?
Les Dieux ont-ils l'odeur du limon dont je sors?

« Est-ce que leurs Vénus, de marbre et d'or vêtues,
Ont jamais allumé le désir de vos yeux?
Nouez un col de chanvre à ces vieilles statues!
Jetez-les bas dans l'herbe et nous serons les Dieux!

« Alors, ayant enfin délivré la nature
De la fausse beauté qui voilait sa splendeur,
L'homme découvrira dans chaque créature
La farouche beauté de l'antique laideur.

« Et les chanteurs futurs, le cœur gonflé d'audace,
Ayant chassé les Dieux de leurs calmes sommets,
Pour célébrer mon Jour danseront la cordace
Sur la lyre brisée et muette à jamais ! »

Et le voici danser sa frénétique danse,
Essuyant à ses poils son visage qui luit,
Et marquant du talon la boîteuse cadence
De son ode en sueur aussi laide que lui !

Et le peuple applaudit la danse triomphale,
Et des clameurs de haine et des cris délirants
Du vallon vers l'azur éclatent en rafale
Et puis meurent aux pieds des Dieux indifférents.

Quelquefois cependant un frais et joyeux rire
S'échappe du fronton du temple où sont les Dieux :
Redressant tout à coup la tête, le satyre
Croit entendre passer un oiseau dans les cieux.

Et de nouveau les cris de la foule en démence
Roulent vers Marsyas avec un tel élan
Que le blasphémateur cynique recommence...
— Mais soudain Apollon s'avance étincelant !

C'est bien le Dieu vermeil avec sa face claire
Et ses grands yeux profonds qu'on voit brûler de loin :
La plèbe à son aspect pousse un cri de colère ;
Un bouvier l'interpelle et lui montre le poing.

Mais d'un geste il répand la flamme et le silence ;
La lyre au galbe fier a vibré sous ses doigts ;
Son ode de son aile emplit le ciel immense ;
Et l'on entend chanter le soleil dans sa voix :

« O plèbe au front étroit ! Pourquoi ces clameurs vaines ?
Pourquoi ces gestes fous ? Pourquoi ces sombres yeux ?
C'est du lait de ta chair et du sang de tes veines
Que sont nés, malgré toi, les impassibles Dieux !

« Ne reconnais-tu pas dans ces êtres de proie
Ton désir de survie et d'immortalité ?
Ta volupté déçue a rêvé notre joie,
Ta laideur au miroir rêvé notre beauté.

« Silence au chèvre-pieds stupide qui nous nie !
Silence au peuple abject des bouviers effrayés !
Nous sommes ton orgueil, ta force et ton génie !
Nous ne pouvons mourir, car tu nous a créés !

« Et maintenant encor, chaque jour tu nous crées !
Chaque fois qu'un soldat vers toi revient vainqueur,
Qu'un penseur, visité de visions sacrées,
Élève jusqu'à lui ton misérable cœur ;

« Qu'un héros, maîtrisant une tourbe grossière,
Arrête sa fureur d'un geste souverain ;
Que de ta race obscure une œuvre de lumière
Jaillit en rythmes fiers sur la lyre d'airain ;

« Chaque fois de nouveau nous naissons dans les âmes,
Et les astres au front, sous nos robes de feu,
Plus jeunes et plus beaux, subtils comme des flammes,
Nous rentrons en chantant dans notre Olympe bleu !

« Quant à toi, chèvre-pieds, toi dont le poème ivre
Chancelle avec ton ombre au soleil outragé,
A ton crime éclatant tu ne peux pas survivre :
L'art que tu blasphémas par nous sera vengé !

« Ton chant rauque a troublé la fête de la vie ;
Ton geste impur souillé la chasteté du jour ;
Ton verbe a fait lever la colère et l'envie
Dans les esprits ingrats privés du don d'amour !

« O monstrueux semeur de haine et de rancune,
Chantre de la démence et de l'absurdité!
Comme une chienne obscène aboyant à la lune,
Ta strophe épileptique aboie à la beauté!

« Tu mourras, mais avant d'exhaler ta laide âme,
Jette un dernier regard au fronton du palais :
Les grands Dieux contre qui jappait ton ode infâme,
Les impassibles Dieux sont là! Contemple-les! »

Et le fou voit soudain dans ses viles prunelles
Entrer avec l'éclair les divins méconnus,
Et gardant dans ses yeux leurs formes éternelles,
Ayant nié les Dieux, meurt de les avoir vus!

# LE MESSAGER

Pensive sur un beau paysage étranger
Dont le calme sommeil est doux comme un sourire,
La Nuit silencieuse et magique respire,
Évoquant dans son rêve un divin messager.

Est-ce le tremblement de l'aube qui va luire
Ou l'unanime essor d'un essaim passager ?
Soudain voici dans l'air héroïque et léger
Le battement d'un vol invisible bruire !

Et flèche vive, oiseau de flamme, éclair joyeux,
Portant dans ses yeux pers la volonté des Dieux,
D'un bond vermeil coupant en deux la nue obscure,

Des ailes à son sceptre et dans ses cheveux blonds,
Des ailes au chapeau, des ailes aux talons,
S'abat dans la clarté, tout en ailes, Mercure !

## L'ENFANT EROS

Sans autres flèches que ses yeux aux longues flammes,
Dans les roses, tout en soleil,
Ainsi qu'un tourbillon vermeil,
Voici passer l'enfant Eros, le chasseur d'âmes !

Sans autre torche que sa chair de fleur qui brûle
Et que sa bouche aux plis ardents,
Sa langue rose entre les dents,
Il passe, et sa toison se mêle au crépuscule !

Sans autre bandeau que son ivresse méchante
Et sa fureur d'être adoré,
Il cherche, le chasseur sacré !
La blessure qui rit et la douleur qui chante !

Ainsi, fléau divin, dans la beauté des choses
Il passe ; sur ses flancs frisés
Pendent les cœurs martyrisés,
Et leur sang rouge et noir dégoutte sur les roses !

## SATURNE

O frère au front marqué du signe de Saturne !
Enfant d'automne épris d'un idéal amer !
Quel étrange sanglot dans ton esprit nocturne
Se répand comme un clair de lune sur la mer ?

Autour de toi la gloire ouvre ses fleurs magiques ;
Le suppliant amour rôde comme un parfum ;
Mais tu tournes ailleurs tes regards nostalgiques
Afin de pouvoir mieux le regretter défunt !

Et lorsque le hasard, complice de la vie,
Te jette dans les bras un beau rêve à baiser,
Ta chair, en étreignant sa chimère assouvie,
Ne lui pardonne pas de se réaliser !

O misérable amant ! ô folle créature
Qui cherches dans la joie un motif de souffrir !
Je retrouve en ton cœur que le bonheur torture
Mon cœur plein d'amours morts qui ne veut pas mourir !

## EROS ET LES NYMPHES

Elles dansent dans la prairie,
Avec du soleil aux cheveux...
O mon bel enfant, je t'en prie,
Regarde-moi bien dans les yeux !

Que me fait leur grâce étrangère
Et que m'importe leur beauté ?
C'est devant ton âme légère
Que s'agenouille ma fierté !

Mais dans l'éclair de tes prunelles
J'ai lu ton caprice secret :
Si tu veux qu'à l'une d'entre elles
Je donne un doux baiser distrait,

Lance une rose dans leur ronde :
L'une d'elles la recevra ;
Et choisis pour moi, brune ou blonde,
Choisis celle qui m'aimera !

## PSYCHÉ

Loin du lit nuptial, toute seule, la nuit,
Tenant encore en main la lampe criminelle,
Psyché, fuyant l'amour que sa chair porte en elle,
Pleure dans la forêt son rêve évanoui.

Pâle, un long cri figé dans sa bouche enfantine,
Ensanglantant sa grâce aux ronces du chemin,
Elle garde à jamais dans son cœur trop humain
Le reflet meurtrier de l'image divine.

O visiteur nocturne, amant mystérieux
Dont le baiser suave embaumait l'ambroisie !
Eros, toi qui l'avais entre toutes choisie,
Ta colère a puni le désir de ses yeux !

Que ne la laissais-tu dans sa maison prospère,
Près des urnes où dort la cendre des aïeux,
En attendant le jour de l'hymen anxieux,
Filer la blanche laine au foyer de son père !

Et pourquoi donc avoir, Dieu féroce, allumé
Sa frêle âme de femme à ta torche sanglante,
Si c'est pour la punir dans sa chair pantelante
Du beau crime innocent de t'avoir trop aimé ?

En écoutant gémir ta victime éplorée,
Du haut de leur palais de lumière et de feu,
Hormis toi, tous les Dieux, interrompant leur jeu,
Versent sur sa misère une pitié sacrée.

Regarde !... Son corps frêle a plié sous l'effort
Dans la mousse mouillée et les pâles bruyères,
Et fermant peu à peu ses pesantes paupières,
Sans cesser de pleurer, vaincue, elle s'endort...

Le vent frais de la nuit avec sollicitude
Baise son front amer et ses membres poudreux ;
Sur l'agitation de son sommeil fiévreux
Se penche le démon de cette solitude.

Dans l'ombre où l'on entend les sources chuchoter,
Phœbé répand sur elle une lueur amie,
Et voici, pour bercer sa misère endormie,
L'âme immense de Pan éparse palpiter !

Autour de sa détresse une obscure présence
Sur la pointe des pieds rôde dans la forêt :
Une face camuse et cornue apparaît
Qui de ses yeux profonds la contemple en silence.

Un Dieu plus grand que toi, sous les arbres caché,
Au nom de tous les Dieux pardonne à sa tendresse,
Et c'est comme une main de feuilles qui caresse
La douleur, consolée en rêve, de Psyché !

## LE BAISER DE DIANE

Diane, cette nuit, très chaste et très hautaine,
Fantôme vert et bleu sous ses voiles tremblants,
S'avance lentement par la forêt lointaine,
Les chiens du clair de lune autour de ses pieds blancs.

Un rêve émané d'elle argente la clairière ;
Les choses ont perdu leur forme et leur couleur ;
Sous le rayonnement de sa froide lumière
L'illusion partout s'ouvre comme une fleur.

Les arbres sur le ciel font des gestes de givre ;
Des papillons nacrés neigent dans la clarté ;
Avec ses beaux yeux pers Diane errante enivre
D'un mirage d'hiver la chaude nuit d'été.

Et la déesse ainsi, peuplant de son visage
L'eau pensive ravie aux feux mornes du jour,
Sous ses longs voiles blancs, semblable au paysage,
Verse au monde assoupi sa beauté sans amour.

Mais les chiens tout à coup ont dressé leurs oreilles :
Sur l'herbe, désigné par un prochain rayon,
Insoucieux et nu, voici que tu sommeilles,
Une rose à la bouche, ô jeune Endymion !

Et Diane interdite et d'abord courroucée
Voudrait lancer sur lui ses chiens ivres de sang ;
Mais les blancs lévriers de leur langue glacée
Lèchent les blondes mains du dormeur innocent.

O doux et longs cheveux, pareils aux moissons mûres !
Front calme où l'on devine un poème frémir !
Seins en rêve portant à leurs pointes des mûres !
Giron frisé qu'Eros choisirait pour dormir !

O bouche de puceau, si rouge sous sa rose !
O rythme parfumé de son souffle léger !
Le charme est si grisant de sa chair pâle et rose
Qu'il vous prend à la gorge un désir de pleurer !

Sur l'éphèbe endormi la Déesse se penche,
Et des lèvres de lune, en secret, un moment,
D'une unique morsure éternellement blanche
Ont marqué pour toujours les lèvres de l'amant !

Et ce baiser furtif jette une telle flamme
Que Vénus Astarté, du haut du mont sacré,
Sentant soudain bailler le néant de son âme,
Lance dans la nuit claire un cri désespéré !

# HÉCATE

La Lune a de longs baisers froids
Comme ceux des reines stériles
Que des concubines fertiles
Chassent de la couche des rois.

Elle pleure sur les beffrois
De blanches larmes inutiles,
Prosternant ses clartés subtiles
Au pied des implacables croix.

Mais elle interrompt sa prière
Et soudain se relève, fière
De sa pâle infécondité.

Et son méchant œil sans paupière
Envoie au loin la cruauté
De son hystérique lumière.

## VÉNUS PUNIE

Seule, l'esprit mordu d'un désir furieux,
Son corps souple vêtu d'une légère flamme,
Au tomber de la nuit, Vénus, déesse et femme,
S'échappe du palais en ruines des Dieux.

Où donc, toutes les nuits, sans char ni tourterelles,
Sans cortège dansant d'amours rieurs et fous,
Pâle, un rêve tragique au fond de ses yeux roux,
Où donc court-elle ainsi, déguisée et sans ailes?

Les bergers qu'elle aima sont morts depuis longtemps;
Et les femmes ont beau le chanter dans leurs veilles,
Le doux nom d'Adonis, s'il frappe ses oreilles,
Ne lui rappelle plus le drame du printemps.

Vénus, grâce des flots, toujours divine et belle,
Par le sort condamnée à vivre sans amant,
Jusqu'à la fin des jours traîne ce châtiment
De porter un cœur mort dans sa chair immortelle.

Chaque nuit, parmi nous, farouche, elle descend,
Toute sa vie ardente en ses yeux concentrée,
Et sur la terre en proie à la fièvre sacrée
Rôde, larve de feu, sous sa robe de sang.

Partout où l'amour joint deux bouches convulsives,
Où la misère en fleur râle de volupté,
Dans les hautes maisons de l'énorme cité,
Dans les bouges fumeux, les ruelles lascives,

Par les docks du vieux port où le fleuve bruit,
Par les ravins pierreux des pensives banlieues,
Sur le bord des talus où dans des ombres bleues
Grandit l'œil blanc d'un train qui traverse la nuit,

Et les bars où dans l'or qui pleut des plafonds roses,
Les filles, sous l'archet des Tziganes frôleurs
Mêlent pour un ballet de sons et de couleurs
Leur gorge épanouie en corbeilles de roses,

Vénus rôde, épiant les couples amoureux,
Hâtant de ses regards les prochaines délices,
Dans les chambres d'amour ou les jardins complices
Comme un rayon subtil se glisse derrière eux.

Comme eux elle s'abat dans la soudaine alcove,
Roule, les bras en croix, dans le blé saccagé,
Et penchant sur leur lutte un masque ravagé,
Secoue à poings nerveux sa chevelure fauve,

Et buvant par les yeux l'écume des baisers,
Béante, tour à tour courbée et redressée,
Comme une torche en feu par le vent dispersée,
Elle fait sur leur front des gestes embrasés.

Et quand, leur arrachant un étrange sourire,
Bestial et divin, l'âpre spasme les tord,
Et leur faisant râler une joyeuse mort,
Répand sur leur beauté l'ivresse du martyre,

Avide, insatiable, avec un long cri sourd,
Elle aspire d'un trait ces visions lascives,
Et gardant dans ses yeux leurs images captives,
Elle fuit, emportant des dépouilles d'amour !

## ZEUS

Sous la couronne d'un vol d'aigles immobiles,
Ses larges yeux fermés pour un rêve éternel,
Zeus contient dans son sein tous les Dieux inutiles
Et seul remplit l'abîme éblouissant du ciel.

Depuis toujours il dort son sommeil solitaire
Dont rien dans l'avenir ne le réveillera :
Il roule dans sa nuit les soleils et la terre,
Rêvant tout ce qui fut et tout ce qui sera.

Notre orgueil forcené pendant une heure brève
Croit agir et s'épuise en gestes décevants :
L'action tant vantée, ô vertige ! est un rêve
Inspiré par son rêve à des rêves vivants.

Le désir de créer dont notre âme est rongée
Lui-même n'est qu'un jeu de son rêve sans fin,
Et l'œuvre de beauté que nous avons songée,
Le songe indifférent de ce songeur divin.

# Le Sang des Roses

## L'ADIEU

Afin de nous armer contre le sort méchant
Et l'absence qui nous effraie,
Viens goûter avec moi l'ivresse du couchant
Dans la paix de la roseraie !

Sur le banc coutumier, sans parler, viens t'asseoir :
Une grâce fière circule
Dans l'air voluptueux avec le vent du soir
Et la splendeur du crépuscule.

Vois ! les ardents rosiers, comme nous amoureux,
De leurs branches rouges et roses
Sur nos cheveux mêlés et sur nos fronts fiévreux
Penchent en chœur toutes les roses.

Reste ainsi frémissante et belle de tes pleurs,
O pâle tête trop aimée !
Les yeux fermés, parmi l'enchantement des fleurs,
Dans l'ombre rouge et parfumée.

Reste ainsi, sans parler, telle que tu m'aimais,
Parmi leurs feuilles odorantes,
Que je puisse fixer ton image à jamais
Dans mes vers aux rimes mourantes !

Et pour que les amants, s'ils lisent, quelque jour,
Ce doux poème où tu reposes,
Devinent, évoqué, par son relent d'amour,
Ton visage à l'ombre des roses !

## LA BIENFAITRICE

Elle vient, je l'entends, douce et belle, des palmes
Et des rameaux fleuris dans ses blanches mains calmes
Et de très lourds pavots et des lys ténébreux,
Douce d'avoir frôlé le front des malheureux,
Belle d'avoir bercé l'éternelle misère,
Et son silence a des murmures de rosaire.
Sa robe pâle, où tous les yeux qu'elle a glacés
Ont laissé pleurer l'or de leurs regards lassés,
Est bonne et maternelle à tous, comme la terre.
Elle apparaît, sereine, au chevet solitaire

De tous ceux dont la vie a brisé la fierté,
Penche sur leur détresse un profil de clarté
Et cachée à demi sous sa grande aile sombre
Les baise tendrement sur la bouche, dans l'ombre,
Et pour mieux endormir la douleur des amants,
Bienfaitrice féconde en chers raffinements,
Communique au baiser de ses lèvres sacrées
L'inoubliable goût des lèvres préférées.....

## L'APPARITION

C'est l'Enfant des enfants, l'âme et l'amour des Dieux,
Né du premier baiser de la mer et des roses,
Qui garde en un sourire étrange et sérieux
L'infini de la chair entre ses lèvres roses;

L'enfant dont les yeux verts, pleins d'un vaste regret,
Les yeux couleur de mousse et de forêt mouillée
Cachent obscurément comme un trésor secret
Les lointaines douleurs d'une étoile exilée.

Il apparaît un jour à ceux qui l'ont rêvé,
Puis s'envole. Leur rêve, hélas ! inachevé
Se nourrit à jamais d'une image inféconde.

Je l'ai vu. Désormais, ô mes yeux, tout est vain.
Et j'expire, pareil à ce page romain
Qui mourut pour avoir regardé la Joconde.

## LA VOIX PERDUE

Je t'aime, ô mon désir ! et depuis que je t'aime,
Depuis que ton automne en mon cœur est entré
Comme un soleil couchant splendide et mordoré,
Je suis jaloux, non pas de toi, mais de moi-même ;

Jaloux des jours ingrats, jaloux des jours lointains
Où je te trahissais avant de te connaître ;
Jaloux du vieux passé qui s'obstine à renaître,
Jaloux des baisers morts et des regards éteints ;

Jaloux de l'être vil et de l'âme vulgaire
A qui j'ai demandé l'infini de l'amour,
Et jaloux de la voix — de cette voix d'un jour ! —
Que je faisais chanter en lui parlant, naguère.

## CLAIR DE LUNE

Contemple ce soir taciturne !
La lune monte au firmament
Et sur le cœur du ciel nocturne
Se repose amoureusement.

Sur le lac dont elle remue
L'onde heureuse aux reflets tremblants,
L'haleine de la brise émue
Passe et repasse en baisers lents.

Doux accord ! Union touchante
Des choses faites pour s'unir !
Mais les cœurs où le désir chante
S'uniront-ils dans l'avenir ?

## FLORISE

Sur le lit de plaisir jonché de fleurs flétries,
Florise, dans l'orgueil de sa maturité,
Couve de ses grands yeux aux paupières meurtries
L'enfant qu'elle a fait homme avant la puberté.

Il est beau comme un soir de printemps sur les roses,
Et doux comme le vent qui frôle les lilas.
Vers l'initiatrice aux mains souples et roses
Il lève un long regard reconnaissant et las.

Leurs sens rêvent ainsi, lourds de fatigue heureuse ;
Mais rompant à demi leur extase amoureuse,
Comme pour étouffer un cri qui veut jaillir,

Florise sent son cœur pâlir dans sa poitrine,
Et dérobant soudain son visage, devine
Que son trop jeune amant la contemple vieillir !

## AUTOMNE

Comme ce soir d'octobre, anxieux et puissant,
Qu'empourpre de sa mort, splendeur désespérée,
Le plus royal soleil de la saison dorée,
Voluptueusement dans mon âme descend !

O fureur des baisers ! Jets de flamme et de sang !
Rouges lèvres que mord une bouche égarée !
Derniers cris de la chair misérable et sacrée !
Votre ivresse est pareille au ciel éblouissant !

Hélas ! Novembre approche en sa robe fanée :
L'automne de l'amour, l'automne de l'année
Se mêlent dans mon cœur à l'automne du jour !

Et voici qu'apparaît, long voilée, à son tour,
Dans le sentier de brume et de feuilles froissées,
La Résignation aux paupières baissées.

## ORGUEIL

Le vin de ton baiser, cette nuit, est si fort
Que son ivresse en moi verse une rouge envie :
Veux-tu que ma mémoire, à la tienne asservie,
Chante à travers le temps ainsi qu'un long accord?

Lançons, défi célèbre, au néant qui t'épie,
Un trépas dont la pourpre éblouisse le sort...
Cessons de vivre afin d'éterniser ta vie...
Notre amour triomphant terrassera la Mort!

Si bien qu'un soir de Mai, dans la saison des roses,
Nous ressusciterons entre les lèvres roses
Des vierges à venir et des amants nouveaux ;

Et nous aimant en eux, pareils à des dieux calmes,
Nous irons nous asseoir, sous l'éloge des palmes,
Vêtus d'or et de flamme au fond de leurs cerveaux !

## A UNE ENFANT

Ton âme simple et fraîche est comme une rivière
Qui chante doucement sous des arbres épais
La promesse de l'ombre et l'espoir de la paix
Aux grands cœurs fatigués d'amour et de lumière,

Qui présage un bonheur très vague et très lointain,
Des serments échangés dans l'herbe des prairies
Et qui pleure tout bas le cresson et le thym
Que ses flots ont baisés sur des berges fleuries.

## RENCONTRE

Quel étrange pays, tête aux boucles rebelles !
M'évoques-tu pour ma douleur et pour ma joie ?
Sans nous connaître, hélas ! ne sommes-nous pas frères ?
Comme moi, tu naquis, là-bas, en Chimérie...

Je reconnais le cher parfum de fleur sauvage
Que le vent de la mer me soufflait aux narines,
Et sur ton front doré par le même astre oblique
Je baise en souvenir le hâle de mon rêve.

Tes rétines ont vu ce que j'ai vu moi-même :
Elles en sont, comme les miennes, éblouies
Et le lugubre ciel de l'exil les offense...

J'entends ma voix d'antan trembler dans tes paroles
Et parfois je crois voir ma pâle destinée
Qui soudain vient vers moi du fond de tes prunelles.

## SOMMEIL

La bouche humide encore des baisers échangés.
Ton jeune cœur gonflé d'ineffables délices,
Déliant ton étreinte amoureuse, tu glisses
Dans un sommeil de fleur, plein de songes légers.

De sa calme lueur la lampe solitaire
Éclaire étrangement ta frêle nudité.
Mon âme qui te veille, assise à ton côté,
S'étonne et croit surprendre un douloureux mystère.

De son onde invisible et lente, le sommeil
Couvre à longs flots silencieux ton cher visage,
Comme un fleuve nocturne inonde un paysage
Tout palpitant encor de l'adieu du soleil.

Sur ses genoux lascifs et sur sa hanche aiguë
Coule ! Sur le trésor de son giron doré
Coule, coule, ô sommeil, comme un fleuve sacré,
Sur les œillets jumeaux de sa gorge ambiguë ;

Coule sur ses cheveux, sur son sein parfumé,
Sur ses lèvres de fruit voluptueux et coule,
Coule à longs flots muets, coule comme une houle
Sur la blonde splendeur de son corps trop aimé !

Mais voici que dans l'eau magique où sa chair nue
S'engloutit en tremblant comme un rayon brisé,
Tu fais, au lieu du cher visage tant baisé,
Surgir à mes regards une face inconnue.

O toi qui dors ainsi sur mon lit dévasté !
De l'être que tu fus je vois, hélas ! renaître
Un nouvel être obscur et fermé que peut-être
Eros révélateur n'a pas ensanglanté.

Ah ! quel est donc le Dieu perfide qui se venge
Ainsi d'être offensé par un bonheur trop grand ?
Le souffle égal et pur de ton rêve ignorant
Entre nos cœurs lointains creuse un abîme étrange !

Quelques instants encore, et tu n'es plus à moi !
O mon dernier désir ! pardonne à ma folie !
Je ne veux pas ! Réveille-toi, je t'en supplie !
Je ne veux pas ! Réveille-toi ! Réveille-toi !

## QUAND TU LIRAS CES VERS

Quand tu liras ces vers où coule comme un fleuve
La saignante splendeur d'un soir rose et charnel,
Ton âme comprendra pourquoi mon âme est veuve
Et ton cœur frémira d'un frisson maternel.

Tu pencheras alors sur ma tendresse usée
L'immense charité de ton corps jeune et beau,
Et par toi ma douleur saintement abusée
Glissera de ton lit dans la paix du tombeau.

## RECONNAISSANCE

Au réveil, j'ai voulu revoir, ô ma maîtresse !
Dans la clarté divine et l'azur du printemps,
La clairière où, la nuit, sous les rameaux flottants,
Mes lèvres ont connu ta première caresse.

Le matin aux yeux frais rayonnait de tendresse :
Tout me parlait de toi sous les cieux palpitants ;
L'âme errante des fleurs me semblait, par instants,
De l'odeur de ta chair parfumer son ivresse !

Et te louant d'avoir par ta grâce rendu
A celui qui l'avait depuis longtemps perdu
Dans un stérile orgueil le bonheur de la force,

Poussé sans le savoir par un élan secret
Vers l'arbre le plus beau de la belle forêt,
D'un cœur reconnaissant j'ai baisé son écorce!

## PRÉDICTION

Tu fais bien de dresser si haut ta mâle tête,
Enfant! L'orgueil est beau qui nous égale aux Dieux!
Pour ton âpre printemps la vie est une fête
Dont tu gardes l'éclat réflété dans tes yeux!

O jeune et blond chasseur aux prunelles farouches!
Comme un sceptre royal portant ta volonté,
Tu fais bien de cueillir sur les plus belles bouches
Les baisers éperdus qui flattent ta fierté!

Sans te livrer jamais à celle qui se livre,
Bois la terre et le ciel dans le vin qui t'enivre !
— Un jour, tu sentiras, sous les regards moqueurs,

Méprisé par l'amour que ta force méprise,
Battre dans ta poitrine incrédule et surprise
Un pauvre cœur humain pareil aux autres cœurs !

## MATIN D'ÉTÉ

Dans la paix du matin j'entends des voix lointaines
Plus fraîches que le frais gazon,
Plus douces que le rire humide des fontaines,
Des voix de songe et d'horizon.

A votre appel, ô voix! m'évadant de mon âme,
Je vole vers vous sans regret...
Le soleil a posé sa couronne de flamme
Sur le front vert de la forêt.

Et tout ce que je fus n'est plus qu'une aile sombre,
Qui disparaît dans la clarté,
Et mon cœur nouveau-né s'épanouit à l'ombre,
A l'ombre des roses d'été.

Rien n'était tout à l'heure : à présent tout commence !
Mon sang est un fleuve vermeil !
O vain bruit de ma vie ! entrez dans le silence !
Vous, ma gloire ! dans le soleil !

Et toi, mon dernier rêve et ma dernière ivresse !
Jeune bouche au baiser fervent !
Désormais ne sois plus qu'une vague caresse
Éparse dans l'onde et le vent !

Tout luit autour de moi sous la lumière blonde
Que je bois comme une liqueur,
Et gorgé de soleil, je sens le cœur du monde
Battre à coups profonds dans mon cœur !

# Poèmes anciens et nouveaux

## LA PEUR DU VOYAGE

Sous le pont suspendu qui coupe en deux le soir,
A travers le fracas, les feux et les fumées,
Je regarde passer, les glaces allumées,
Un train vertigineux, comme un vaste éclair noir,

De tunnel en tunnel de grands fanaux simulent,
Dans la rapidité de leurs scintillements,
Un jet éparpillé de roses diamants
D'émeraudes en flamme et de rubis qui brûlent.

Sous leur clarté bougeante obscurément reluit
Le sinistre réseau des rails dans les ténèbres,
Pareils à des chemins rigides et funèbres
Vers les gueules de l'ombre et l'horreur de la nuit.

Le ciel est orageux et l'atmosphère lourde;
Le télégraphe pleure et tourmente ses fils;
Et les convois ont pris d'inquiétants profils
Œillés lugubrement d'une lanterne sourde.

Il monte jusqu'à moi d'âcres exhalaisons
De houille, de goudron, de bitume et de soufre
Qui suggèrent en foule à mon esprit qui souffre
De lucides climats et de fiers horizons.

La distance et l'espace ont d'étranges musiques,
Grêles comme un soupir du vent dans les roseaux,
Vibrantes comme un vol de nocturnes oiseaux,
Douces comme la voix lointaine des phtisiques.

Ces fanaux, ces relents, ce décor solennel,
Le sifflement aigu de ces locomotives,
Cet immense horizon, ces musiques plaintives
Chantent la volupté du voyage éternel.

C'est là-bas que j'irai, ô mon âme blessée !
Découvrir un pays d'où je suis exilé ;
Et ce vague désir, comme un cristal fêlé,
Enigmatiquement tinte dans ma pensée.

Comme le souvenir d'un monde antérieur,
Je subis le pouvoir de ces noms nostalgiques
Dont l'euphonie emplit de visions magiques
Le songe lumineux de l'œil intérieur.

O mes fleurs d'Allemagne, Heidelberg et Coblence !
O mon rêve d'étude et de sérénité !
Ne m'attendez-vous pas dans l'or des soirs d'été,
Quand l'odeur des tilleuls parfume le silence ?

Il existe en Norvège un beau golfe gelé
Où le soleil d'hiver rit sur la neige rose,
Pareil au pur reflet d'une invisible rose
Sur la froide clarté d'un lys inviolé.

Je devine en Écosse un lac plein de mystère
Qui renverse la nuit dans des flots étoilés,
Où semblent s'échanger de longs regards voilés
Entre les yeux du ciel et les yeux de la terre.

Et je sais à Stratford des bois shakespeariens,
Où les cygnes pensifs sur les eaux taciturnes
S'imaginent revoir dans les blancheurs nocturnes
Le fantôme appâli des cygnes anciens.

M'évader! M'enivrer du vent, de la distance!
— Vertige de la mer, du gaz, de la vapeur!
Oh! ce désir m'obsède et cependant j'ai peur
D'abandonner enfin cette morne existence.

Je suis sourd aux appels qui m'assiègent en chœur;
Je ne secoûrai pas la morne accoutumance :
J'ai peur de l'horizon, de l'étendue immense,
Car le monde est trop grand pour contenir mon cœur!

Je sais que par delà les heures révolues,
Notre image s'éteint dans les yeux résignés;
Que le nom fugitif des pâles éloignés
Ne vibre pas longtemps sur les lèvres élues;

Que les doux souvenirs du fantôme aboli,
A travers le parfum des alcoves heureuses,
Comme un effeuillement de roses douloureuses,
S'éparsèment au vent dans la paix de l'oubli.

Mourir dans les esprits, et se survivre encore !
Autour des êtres chers pareils à des tombeaux
Veiller funèbrement ainsi que des flambeaux,
Et pleurer dans le deuil de la nuit sans aurore !

Expirer sur l'amour comme sur une croix
Qui ne se souvient plus qu'elle porte un martyre,
Expirer dans un mot glacial, dans un rire,
Dans ce qui meurt de nous le plus tôt, dans la voix !

O voix ! Bouvreuil blessé qui chante au fond des âmes !
O voix ! Timbre magique où rêve un infini !
O voix ! Suprême appel laissé par le banni !
Vous vous taisez trop tôt dans l'oreille des femmes !

O voix ! Murmure étrange et doux du gouffre humain !
Grève obscure de l'être, où des syllabes vagues
Montent lugubrement avec le bruit des vagues,
Si je quitte ces lieux, vous vous taisez demain !

Absence, nuit soudaine ! Absence, mort vivante !
Méduse de l'espace aux cheveux effrayants !
Je ne puis soutenir tes longs regards béants
Sans que ma faible chair ne hurle d'épouvante !

## APPEL CRÉPUSCULAIRE

Démon ! Obscur démon qui du fond de mon être
Bandais ma volonté vers un but ignoré !
Ne romps plus le silence où mon cœur est entré !
L'automne de la vie est doux qui me pénètre !

Vois ce soleil couchant — c'est mon dernier, peut-être ! —
Se plonger tout sanglant dans son gouffre doré !
Je veux avoir ma part de délire sacré,
Aimer, je veux aimer avant de disparaître !

Mais j'ai beau me boucher les oreilles, ta voix
Dominatrice et rauque, ô démon d'autrefois !
M'appelle encore, hélas ! vers la lutte lointaine...

Il le faut : je renonce à mon lâche repos.
Mais aide-moi du moins à jeter sur mon dos
Mon lourd manteau d'orgueil à doublure de haine !

## SOIR

Léchés par les flammes obliques
D'un large soleil déclinant,
S'estompent dans leur nimbe ardent
Les horizons mélancoliques.

Le ciel laisse, au couchant malsain,
Saigner une exhalaison rouge
Comme la fenêtre d'un bouge,
Ou le rêve d'un assassin.

Les monts retiennent à leurs crêtes
Un flambant vestige pareil
Au revers d'un manteau vermeil
Attiré par des mains secrètes.

C'est l'heure des rayons défunts,
Des cadavériques lumières
Traînant, dans les ombres premières,
Des relents, comme les parfums ;

L'heure des clartés suggestives,
Où l'humide voix des crapauds
Imite, à travers le repos,
Le cristal des flûtes plaintives ;

Où le crépuscule se peint
De cruelles couleurs stridentes,
Et de teintes correspondantes
Aux dissonnances de Chopin ;

L'heure où l'œil s'hallucine à suivre
Les pesants nuages vineux
Jetant un écho lumineux,
De pourpre, d'orange et de cuivre.

Puis enfin, sur le noir décor
Une lueur triste s'allonge
Et dans l'air ému se prolonge
Comme un lointain appel de cor.

Et bientôt l'ombre coutumière,
Effaçant le bruit des carmins,
Ravit aux flaques des chemins
Le souvenir de la lumière.

Alors les reflets tourmentés,
Dans les profondeurs vespérales,
S'exhalent ainsi que des râles
Et de grands hoquets de clartés.

Et soudain, sur cette agonie
De rauques et fausses couleurs,
La Lune, en fluides pâleurs,
Verse sa laiteuse harmonie.

Et ses subtils rayons tremblants
Endorment, dans la paix nocturne,
Le paysage taciturne
Sous de très doux arpèges blancs.

## SENTIMENTALISME

Jamais je n'ai pu croire aux larmes des artistes,
Quand ils pleurent la Femme et le goût des baisers :
Aux douceurs du mensonge ils se sont abusés;
Les plus sentimentals sont les plus égoïstes.

Si parfois leurs esprits, comme les parodistes,
S'éprennent du paillon qui les a déguisés,
C'est afin de mirer leurs traits adonisés
Dans les miroirs de l'âme, hypocrites et tristes.

Et quand je vous entends, ô violons maudits!
Communiquer la soif des mauvais Paradis
A la race crédule et simple qui vous aime,

Je ressens un désir de briser l'instrument,
Et de crier soudain : « Détournez-vous, il ment :
Ce n'est qu'un Amati qui s'écoute lui-même. »

## VARIATIONS SUR UN VIEIL AIR

### I

Tristesse, voici
Que pleure la pluie...
Où donc est l'enfuie ?...
Loin, bien loin d'ici.

Loin du jour transi,
Loin du ciel de suie...
Mon âme s'ennuie :
Il y pleut aussi.

Je voudrais écrire
Et faire sourire
Les mots... vains efforts!

Plus rien qui s'allume :
Tous les mots sont morts.
Prête-moi ta plume!

## II

Mon âme a saigné
Comme un soir d'automne ;
Mon amour s'étonne
De s'être indigné.

Le ciel résigné,
Triste et monotone
A le rêve atone
D'un cœur dédaigné.

Douceur éphémère !
Sois femme et sois mère !
Je prie à ton seuil.

Ma tendresse est morte,
Ma vie est en deuil :
Ouvre-moi la porte !

## MADRIGAL ROUGE

Quand je t'ai vue, incendiée
Dans ta robe couleur de feu,
A moi-même j'ai dit adieu,
Et partout je t'ai mendiée.

De toi mon amour est goulu !
Mon âme à tes yeux aimantée
De ta rubescence est hantée,
Maudite, qui n'as point voulu !

Depuis que te voilà partie,
Mon tourment s'est encore aigri :
Comme un phtisique j'ai maigri ;
Ma joue a des pâleurs d'hostie.

Toujours ton fantôme abhorré,
Dans la nuit de ma décadence,
Sur un rythme douloureux danse,
Comme un grand papillon pourpré.

Celui-là me jette la pierre
Qui n'a connu désir pareil !
Quand on a toisé le soleil
On a beau fermer la paupière :

Du spectre rouge éblouissant
Toujours la prunelle est battue...
Il faudra qu'enfin je te tue :
Je ne vois partout que du sang !

## LE VIEUX STEEN

Triste, se regardant mourir dans la rivière,
Où s'ouvrent à demi des yeux verts et glacés,
L'ancien Steen agonise, et ses pignons lassés
Sous les baisers du soir tremblent dans la lumière.

Rose mystérieuse et pâle, une verrière
Songe aux rayons en fleurs des soleils trépassés,
Et le fier souvenir des grands cœurs éclipsés
Sanglote vaguement dans l'âme de la pierre.

Au fond des caveaux sourds, pleins d'ombre et de regrets,
Murmurent on ne sait quels tragiques secrets
A jamais endormis sous les dalles funèbres;

Et la lourde terreur des arceaux vermoulus
Écoute longuement les siècles révolus
Se parler à voix basse au milieu des ténèbres.

## AGAR

Le ciel immense et rond, où l'orbe éblouissant
Du soleil aboli laisse une rouge tache,
Et sur l'ombre du soir brusquement se détache,
Semble un œil noir et fou qui s'injecte de sang.

Une étrange clarté de haine et de mensonge,
Une lumière aiguë et méchante apparaît
Au dessus de la vague et lointaine forêt
Qui s'éplore, — absorbée en la vapeur d'un songe.

Les rochers allongés dans un stupide ennui,
Comme un hideux troupeau de chimères géantes,
Ouvrent des trous pareils à des gueules béantes,
Aboyant à l'horreur muette de la nuit.

Le paysage pâle et sombre a l'air d'attendre ;
Et, sous la paix subite et lugubre du vent,
S'alanguit au travers d'un silence vivant,
D'un silence que seule une âme sait entendre,

D'un silence orageux, qui voudrait se muer
En de rauques clameurs et des appels farouches,
D'un silence où l'on sent de douloureuses bouches,
Des lèvres à jamais aphones remuer.

Fuyant devant Sara, femme du patriarche,
Soudain la concubine Agar, jaune de fiel,
Sur la lividité sympathique du ciel,
Surgit, les bras ouverts, — comme une croix qui marche !

## SONNET D'AURORE

Aube des jours d'hiver ! Voici que tu découpes
Le brouillard matinal de tes fins ciseaux d'or,
Et que tu fais neiger, sur la ville qui dort,
Les nuages fondus en gris flocons d'étoupes.

S'élançant des bas-fonds creusés en entonnoir,
Que la sueur du sol baigne de ses buées,
Les clochers d'un seul jet portent dans les nuées
Leur cagoule de pierre et leur capuchon noir.

Les carillons bavards tombent dans le silence
Sur la paix monacale et sur la somnolence
De Louvain qui s'écrase en sa rigidité ;

Le vieux gardien saint Pierre émerge de la brume,
Le chef branlant, le dos voûté, toussant son rhume,
Secouant son trousseau de clefs sur la cité.

## SOLITUDE

Chère âme, mes désirs sont de lointains vaisseaux
Qui, rouges de mon sang et roses de mon rêve,
M'ont laissé triste et seul, deux fois seul, sur la grève.

Tout rouges de mon sang, tout roses de mon rêve,
Et doux du tremblement maternel des berceaux,
Chère âme, mes désirs sont de lointains vaisseaux

Qui, doux du tremblement maternel des berceaux,
Tendres de la chanson du rouet des aïeules,
Sont entrés dans le ciel et l'infini des eaux.

Tendres de la chanson du rouet des aïeules,
Ils sont entrés, là-bas, dans le ciel plein d'oiseaux,
Me laissant seul à l'heure où les grèves sont seules.

Dans un ciel ignoré, plein d'astres et d'oiseaux,
Tout rouges de mon sang, tout roses de mon rêve,
Ils ont fui, me laissant triste et seul sur la grève;

Et je garde à jamais leur balancement doux,
Leurs voiles dans le vent et leur caresse aux vagues,
Et leur désir du monde au fond de mes yeux fous,

Eux qui, devant l'ennui des cieux mornes et vagues,
Avec leur rêve ardent au fond de mes yeux fous,
M'ont laissé seul de moi, seul de toi, seul de nous!

## SOIR D'OCTOBRE

O soirs agonisants d'automne! O bois rouillés
Où dorment des parfums perfides et mouillés!
O charme qui fais mal! O poignante amertume
Du soleil trépassé dont la clarté posthume
Rêve dans les marais comme un long souvenir!
O troublante beauté de ce qui va finir!
Mystérieux aimant des saisons douloureuses!
Vous m'avez suggéré d'étranges amoureuses
Qui, lentes, deux à deux, et se donnant les mains,
D'une mystique odeur d'invisibles jasmins

Embaumant à jamais le songe de mes songes,
Dans la forêt stellaire et pleine de mensonges,
Voluptueusement passent près de mon cœur.
Voici venir à moi l'inoubliable chœur.
On croirait voir, au fond d'un nocturne prestige,
Des nymphéas en fleur qui glissent sur leur tige,
Dans un ruissellement de lune et d'infini ;
Et leurs grands yeux plaintifs, comme un miroir terni,
Retiennent une aveugle et lointaine lumière.
Voici, voici venir à moi, dans la clairière,
Les princesses d'antan que célébra Villon
Par sa tendre ballade, à travers un sillon
Adorablement bleu de gloire et de légende.
Reines des Iles d'or et de Brocéliande,
Voici venir Yseult, Viviane, et leur voix
Douce et farouche emplit l'âme éparse des bois,
Semblable en sa langueur aux chansons étouffées
Que dans un puits magique exhaleraient des fées.
Leurs simarres de moire, où, pareils à des yeux,
Regardent fixement des bijoux précieux,
Luisent sur le gazon comme un pâle incendie.
Voici, dans un éclair blafard de tragédie,
Spectrales, et gardant, sous les dais triomphaux,
La sinistre rougeur des soudains échafauds

Sur la lividité de leur nuque coupée,
Où l'ironie atroce et froide de l'épée,
Parodiant ainsi leur luxe éblouissant,
Simule un long collier de rubis et de sang,
Les voici, deux à deux, Cenci, Boleyn, Marie
Stuart, à qui la mort a donné pour patrie
Les cœurs silencieux où rêve le passé,
Et Marie-Antoinette, et ce cygne blessé
Qui chante pour toujours dans mon âme, Lamballe
Lys altier brusquement pourpré, rose fatale
Dont le supplice est beau comme un effeuillement,
Qui marche la dernière, et ferme étrangement,
Douce comme un reflet de neige dans les vagues,
A travers la lueur d'opale de ses bagues,
Sous le geste pensif de ses frêles doigts blancs,
Ses yeux surnaturels aux longs regards tremblants,
Qui, dans la nuit première et l'azur plein de voiles,
Avant d'être des yeux ont été des étoiles !

## MUNDUS MULIEBRIS

Vous ne parlez jamais, Poètes, de vos mères :
Leur souvenir s'efface en votre éternité,
Quand il vous suffirait d'un seul mot de clarté
Pour ravir à la nuit ces ombres éphémères.

Et c'est d'elles pourtant, non des femmes amères,
Que vous avez reçu votre muliébrité ;
Et si près de leur âme elles vous ont porté
Que vous leur avez pris le besoin des chimères.

L'odeur spirituelle et molle de leur sein,
Les airs qu'elles chantaient jadis au clavecin
Ont imprégné vos chairs de leurs mélancolies.

Vous avez aspiré dans leurs yeux épuisés,
Dans la vibration de leurs lèvres pâlies,
Le goût de la tristesse et la soif des baisers.

## A MAX WALLER

Je compare ton livre aux Jardins allemands
Où résonnent, l'été, des musiques plaintives,
Dont la tendresse verse, en phrases suggestives,
Une humide lumière à l'œil bleu des amants.

Ils regardent couler, dans les arbres dormants
Qui furent les témoins des choses primitives,
Comme un fleuve étoilé les nuits contemplatives,
Et la lune glissante éclairer leurs serments.

Ils écoutent, les mains chastement enlacées,
Un orchestre lointain commenter leurs pensées,
Doucement inquiets du plaisir d'être seuls ;

Et leur âme marie, en ce bonheur physique
Émané de l'amour, du soir, de la musique,
Les échos de Weber au parfum des tilleuls.

## INQUISITION

J'interroge votre âme, ô vous tous, fiers esprits,
Poètes dont un rêve obscur est le cilice,
Vous qui portez en vous votre propre supplice,
Et qui sauf de vos pairs végétez incompris !

Et sur l'un d'entre vous si je m'étais mépris,
Si l'un de vous osait brocanter le calice
Pour s'entendre applaudir par la plèbe complice,
Il me révélerait les charmes du mépris.

Avec une infernale et douce patience,
Je le suivrais partout comme une conscience
Pour l'asperger du sang héroïque des Dieux ;

Et toujours, au milieu de son arithmétique,
Il sentirait braqué sur sa face hérétique
Le rire dédaigneux et calme de mes yeux !

## BALLADE DES BELLES DAMES MARTYRES

Le ciel du soir languide et suggestif,
Enluminé de vapeurs safranées,
Parle à mon cœur sur un rythme plaintif.
O souvenir des défuntes années !
Vieux menuets, gavottes surannées,
Charme lointain d'un pastel appâli,
Votre âme en fleur a parfumé l'oubli
Du long parfum d'une invisible rose !
Chantez encore un couplet de Lulli,
Chantez encore un air de Cimarose !

Un siècle mort tremble dans ce motif :
Moutons frisés, houlettes rubanées,
Sachets d'iris dont le relent captif
Évoque en moi des étoffes fanées !
Gerbes d'antan, qui donc vous a glanées ?
Où sont Colin, Annette et le bailli ?
Et la meunière et le moulin joli ?
Réveillez-le dans l'ébène morose
D'un clavecin par le temps dépoli :
Chantez encore un air de Cimarose.

A cet appel l'esprit contemplatif
Voit se dresser des femmes condamnées
Dont le sourire ineffable et craintif
A la blancheur des tristes solanées.
O cols meurtris ! ô têtes profanées !
O doux regard crépusculaire empli
De la rougeur de l'échafaud jailli
Entre les fleurs de leur Trianon rose !...
Pour apaiser leur fantôme aboli,
Chantez encore un air de Cimarose !

## ENVOI

O MA CHÈRE AME, un être enseveli,
Par les splendeurs du martyre embelli
D'un sang mystique et langoureux m'arrose.
Oh ! soyez bonne en ce soir recueilli :
Chantez encore un air de Cimarose !

## ORIENTALE

Fleur unique, ô rose cachée
Des bosquets de Schiraz et des jardins d'Edesse !
Rose qu'en vain j'avais cherchée
Pour en parfumer ma jeunesse !

Rose d'Avril, à peine ouverte,
Tu fleuris pour un cœur d'octobre déjà sombre !
Ta jeune gloire rouge et verte
Fait pâmer mon âme dans l'ombre !

O doux calice asiatique !
Tes pétales de sang et ton odeur profonde
Sont comme un abîme mystique
Entre mon bonheur et le monde !

Ma triste chair, ma chair farouche
Qui sent un Dieu joyeux soudain danser en elle,
Grâce au miracle de ta bouche
Se croit un instant éternelle !

O rose entre toutes les roses !
Toi qui m'as révélé la démence sacrée,
Mon génie est maître des choses
Rien que pour t'avoir respirée !

Mais hélas ! ta splendeur outrage
Le bas et lâche cœur de la race servile !
Prends garde ! Un effroyable orage
Vient à nous de l'infâme ville !

Prends garde, hélas ! l'éclair va luire
Et du crime d'amour nul n'osera t'absoudre,
O fleur unique, ô fleur martyre,
O rose promise à la foudre !

## ABSORPTION

O femme, à mon désir du néant tu t'imposes !
Ton œil stagnant ressemble aux mares de la nuit,
Liquide indifférence, — où jamais ne reluit
Que la forme rapide et diverse des choses.

Ta chevelure noire, aux soudaines fraîcheurs,
Lorsque je la dénoue, envahit ton visage,
Comme l'ombre du soir — un pâle paysage,
Et mange lentement tes obscures blancheurs.

Un sapide baiser — de ta lèvre superbe
Tombe mystérieux, sans ressort et sans bruit,
Comme, sous les chaleurs estivales, un fruit
Mûr et lourd de soleil longuement choit dans l'herbe.

Ainsi que dans une eau, je m'abîme en ta chair :
Ta houleuse poitrine a des bercements vagues :
Et, de ta vaste gorge enflant les blanches vagues,
Ta respiration monte comme la mer.

Ton geste cadencé comme un hymne ancien
Traîne royalement ses strophes élargies
Et transpose à mes yeux les lentes liturgies
Et les solennités du chant grégorien.

Sauve-moi, dans tes bras, de mon rêve assassin !
Bouche de volupté, poitrine de silence,
Urne de nonchaloir, oreiller d'indolence ;
Je veux m'anéantir dans la nuit de ton sein !

Car je savoure en toi, puissante créature,
Dont le béant amour est une absorption,
Un suave avant-goût de ma dispersion
Dans le cadavre en fleur de l'immense Nature.

## LE CRIME DE L'ARCHANGE

Au sommet de la tour qui domine la ville,
Depuis plus de mille ans, vêtu d'or et de fer,
La flamme au poing, les pieds sur la Tarasque vile,
Monseigneur Saint-Michel triomphe de l'Enfer.

Depuis plus de mille ans, du haut de cette flèche,
Beau comme la lumière et prompt comme l'éclair,
Il triomphe et la Bête impuissante le lèche
Et le geste de l'ange éblouit le ciel clair.

Pendant plus de mille ans, sur la vieille grand'place
Où bat, là-bas, le cœur ardent de la cité,
Monseigneur Saint-Michel a vu la populace
Se révolter en vain contre un joug mérité.

Il l'a vue, outrageant la gloire et le génie,
La fortune et l'amour, la force et la beauté,
Puis, foudroyée enfin par les dieux qu'elle nie,
Confesser leur puissance et leur divinité ;

Et pareille à la Bête impure qu'il piétine,
Lécher servilement en hurlant de terreur,
Sous l'aigle germanique ou sous la croix latine,
Des sandales de prêtre ou des gants d'empereur ;

Et toujours, du sommet de sa flèche dorée,
Le guerroyeur céleste au tranquille regard
A, sur le dos sanglant de la plèbe atterrée,
Vu son geste imité par le Pape ou César.

Debout sur le dragon pour l'empêcher de mordre,
Il enseigne du glaive au peuple révolté
L'équilibre divin et la splendeur de l'ordre,
Et le rythme sacré, père de la Beauté.

Ainsi, depuis mille ans, sourd à l'Enfer qu'il brave,
L'esprit plein de son Dieu, l'impassible vainqueur
Accomplit son devoir, l'âme joyeuse et grave,
Sans qu'un doute ait jamais pénétré dans son cœur.

Mais aujourd'hui, laissant flotter ses ailes d'ange,
Il respire à longs traits l'air d'un siècle nouveau :
Le vertige odorant d'une rouge vendange
S'élève de la foule et trouble son cerveau.

Toute clarté s'éteint. Toute grandeur abdique.
Impuissante à vouloir, la triste humanité
Se rue, en haletant d'une flamme sadique,
De la sensiblerie à la férocité.

En proie au vin menteur d'une pitié grossière,
Les penseurs les plus hauts, les chrétiens les plus droits
Encensent bassement la plèbe carnassière :
Le roi jette son glaive et le pape sa croix.

Le peuple, sur l'autel de la misère humaine,
Entre l'âne et le bouc adore l'insurgé,
Et semble, en bondissant où son instinct le mène,
Un aveugle conduit par un chien enragé.

Des poètes déchus, trouvères au cœur pâle,
Baisent la Brute sur son muffle de taureau.
Leur hymne spasmodique est plus affreux qu'un râle ;
L'art meurt, et Caliban commande à Prospéro.

Guerre au flambeau qui luit ! Guerre au rêveur qui chante
Si, courbé devant les goujats humiliés,
Il ne demande pas à la tourbe méchante
Pardon de son génie en faisant des souliers !

Et ce qui fut jadis la noblesse de l'homme,
Le mépris nécessaire et la mâle fierté,
L'esprit ailé d'Athène et la force de Rome,
Sombre dans une vaine et veule charité.

Tout à coup Monseigneur Saint-Michel, sur son faîte
Sublime, voit l'azur du ciel devenir noir.
Il frissonne. Le dos d'écailles de la Bête
Luit dans l'ombre, agité d'un monstrueux espoir.

L'ange languissamment laisse sur la Tarasque
Traîner ses yeux noyés d'une infâme pitié,
Et des pleurs, les premiers ! jaillissent de son casque ;
Et la Bête l'épie et se dresse à moitié...

Victime d'un étrange et langoureux prestige,
Le belluaire ailé, sous sa robe de fer,
Sent soudain, à travers l'ivresse du vertige,
Un lâche cœur humain éclore dans sa chair.

Vers son maître invisible il relève la tête
Et d'une voix d'enfant soupire avec douceur,
En flattant de la main la croupe de la Bête :
« Mon Dieu ! Soyez clément pour la Bête, ma sœur ! »

Et brusquement, poussant un affreux cri de joie,
De toute sa hauteur en un bond redressé,
Le monstre libre enfin s'est lancé sur sa proie :
La Bête foule aux pieds l'archange terrassé.

Et la foule applaudit quand la tête rebelle
Surgit, hideuse et rouge, au sommet de la tour,
Et l'insane clergé de l'Église nouvelle
Canonise la Bête en délirant d'amour.

Table.

PAGE



## La Guirlande des Dieux.

## Le Sang des Roses.



## Poèmes anciens et nouveaux.

Bruxelles
Imprimerie Veuve Monnom
32, rue de l'Industrie,
—
1910

## CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

**Bonmariage (Sylvain).** — Attitudes, 1909. In-12. . . . . 3-50

**Bonmariage (Sylvain).** — Bobette, Petite Sœur de la lune. Roman, 1909. In-18. . . . . 1-00

**Bonmariage (Sylvain).** — Fleurs de vie. Poèmes, 1907. In-12. 3-50

**Bonmariage (Sylvain).** — Poèmes (La Misère des cœurs prodigues. Nouveaux poèmes. Néréïs). Préface de M. Albert Giraud, 1909 In-8°. . . . . 3-50

**Delacre (Jules).** — Les Roses blanches, 1906. In-18 . . . 2-00

**Delacre (Jules).** — L'Offertoire, 1905. In-12 . . . . . 2-00

**Delattre (Louis).** — Avril, 1908. In-12 . . . . . 3-50

**Delville (Jean).** — Le Frisson du Sphynx, 1897. In-8° . . 3-00

**De Vuyst (Omer).** — Heures de Jeunesse. Contes. Illustrations hors texte de V. Du Caju, F. Guilliaux, O. Liedel, Henry Meunier et F. T'sas, 1908. In-12 . . . . . 2-50

**De Vuyst (Omer).** — Sur l'autre rive. Poèmes, 1907. In-12. 2-00

**Gilkin (Iwan).** — Savonarole. Drame, 1906. In-12 . . . . 3-50
Ouvrage ayant obtenu le prix quinquennal de littérature dramatique.

**Gille (Valère).** — La Corbeille d'octobre, 1902. In-8° . . . 3-00

**Gille (Valère).** — Le Joli Mai, 1905. In-8°. . . . . 1-25

**Gille (Valère).** — Le Château des merveilles, 1893. In-18 . 2-00

**Giraud (Albert).** — Hors du Siècle. Édition définitive, 1897. In-12. . . . . 5-00

**Giraud (Albert).** — Les Dernières Fêtes, 1891. In-18° . . . 2-00

**Giraud (Albert).** — Pierrot Lunaire. Rondels Bergamasques, 1884. In-18 . . . . . 2-00

**Giraud (Albert).** — Pierrot Narcisse, 1891. In-18 . . . . 2-00

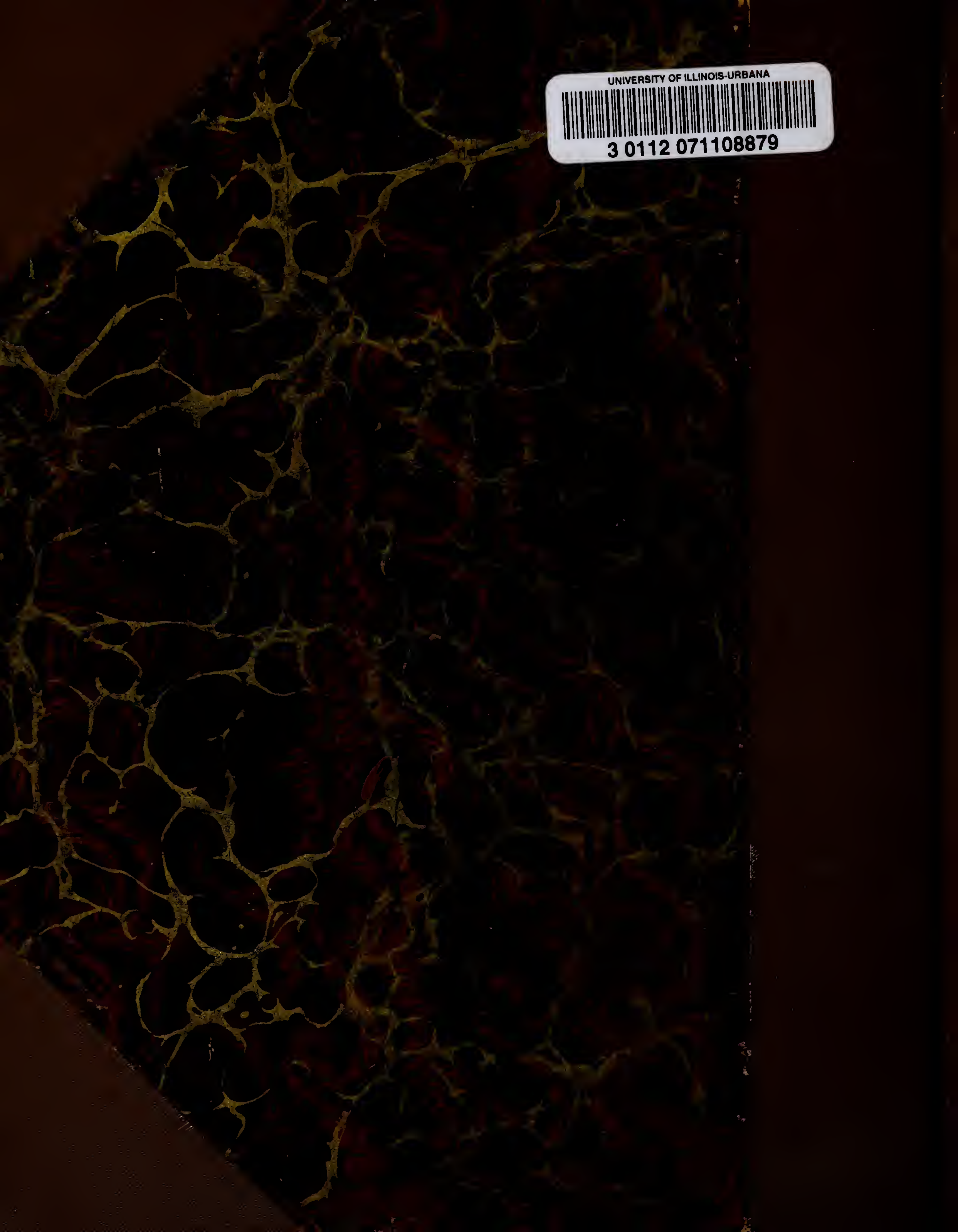
**Spaak (Paul).** — Kaatje, 1908. In-8° . . . . . 3-50

**Spaak (Paul).** — La Madone et la Dixième Journée, 1908. In-8° . . . . . 3-00

**Spaak (Paul).** — Voyages vers mon pays, 1907. In-12. . . 3-50

**Verhaeren (Émile).** — Les Lettres françaises en Belgique, 1907. In-8° . . . . . 1-00

**Vermeylen (Aug.).** — Les Lettres néerlandaises en Belgique depuis 1830. In-8° . . . . . 1-00


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 071108879